

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.
GNAFRON. . . Caissier.
MADEON. . . Cordon bleu.

Toute demande d'abonnement, même accompagnée du montant et affranchie, ne sera pas agréée.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouilleur et gouilleur; épatant ébêtant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPLUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
AUX FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU. . . Rédacteur.
CLAQUE-POSSE. . . id.
JÉROME. . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'armée de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

LES VOYAGEURS

POUR MONTMERLE

passer sur l'arrière du bateau!

Passer sur l'arrière du bateau, vous aussi, lecteurs du *Journal de Guignol*, pour ne pas être confondus avec tout le monde et pour montrer une fois de plus qu'il y a mille classes de gens en ce monde, mille classes de gens qui ne peuvent se réunir ensemble quelque peine qu'y prennent les gens intéressés à tout mélanger.

Quoi de plus commode et de plus simple en effet que de tout mettre dans le même sac, les bons et les mauvais, les forts et les faibles, les savants et les ignorants, les intelligents et les imbeciles, et de présenter l'ensemble sous un nom collectif et banal.

Les statisticiens — je les ai en horreur, et vous êtes sans doute de mon avis — n'y regardent pas de si près : peu leur importe que l'homme qui meurt soit un homme de génie ou un idiot, c'est une unité ajoutée à leurs chiffres; et, quand ils ont évalué en nombre rond les décès, que leur font ceux qui manquent à l'appel. — Les comptes sont faits, c'est réglé, fini ; il n'y a plus à y revenir.

Les bipèdes à cravate blanche ont fait beaucoup pour populariser cette méthode infailible de crétiniser les masses ; ils ont posé en principe que seuls les chiffres ne trompaient pas, et ils basent leurs raisonnements là dessus, comme si de toutes les sciences appliquées l'arithmétique n'était la plus élastique et celle qui prête le plus aux remaniements des intéressés.

De grâce, monsieur le Budget, ne prenez pas

pour vous ce que je dis des chiffres ; c'est seulement à la statistique que j'en veux, — à la classification qui vous prend brutalement sans dire gare et vous colle dans un coin, de son autorité privée, sans que vous puissiez seulement dire un mot pour votre défense.

C'est généralement à la fin de chaque année qu'apparaissent ces messieurs à chiffres et à déductions mathématiques : tant de suicides, tant de mariages, tant d'aliénés, tant de naissances ; classement, reclassement, déclassement ; vous n'êtes plus un homme, vous êtes un chiffre dans la quotité des borgnes, bossus, chauves, poilus, boiteux. Allez ! allez ! passez sur l'arrière du bateau !

C'est là évidemment ce qui nous arrivera si nous nous laissons envahir par la monomanie des classifications.

Je ne vois guère que les fabricants d'oraisons funèbres qui trouveront commode cette manière de procéder ; ils iront à la mairie et, sans s'inquiéter des qualités du défunt, ils regarderont son casier et y verront : Enfant légitime, n° 17317 ; — fièvre typhoïde en telle année, n° 1431 ; — mordu par un chien enragé en tel mois, n° 71 ; — publié en valeur de poésie, n° 145725 ; et ainsi de suite le numéro du mariage, le nombre d'enfants faits par la femme du défunt. Voilà comment on procèdera pour confectionner un éloge après décès.

En province, où les caractères sont plus tranchés, où le frottement quotidien est moins grand, il est encore facile de rester soi-même et de ne pas se confondre avec tout le monde ; mais à Paris où, perdu dans la foule, il faut une intelligence supérieure pour être remarqué, les poseurs cherchent les moyens les plus extravagants afin de faire parler d'eux et devenir le point de mire du moment, le lion du jour.

dont Mandrin aurait rougi de se servir ; et, marié plusieurs fois, il conduisit pieusement ses femmes à leur dernière demeure.

Mais, comme souvenir, il gardait précieusement leur dot.

Si les pauvres créatures n'ont pas été droites en paradis en quittant ce monde, j'en serais bien surpris, car il n'y a pas de purgatoire comparable à la vie en commun avec Filoutin.

Maintenant qu'il est veuf, notre gaillard pose pour le pacha et cherche à se monter un sérail économique avec les ouvrières que sa profession lui fait employer.

Il y a de quoi rire à voir cette vieille bête dans ses magasins et lutinant ses jeunes subordonnées : il fait le beau, leur conte des histoires égrillardes, leur fait de petites niches, papillonne autour des plus jolies et cherche à les charger de commissions dans quelques parties de la maison où il puisse les rejoindre en tête-à-tête.

Là il les presse vivement, se ruine en promesses qu'il n'a jamais tenues et, mêlant les menaces aux prières, il en vient à exiger ce qu'on lui refuse.

Malheur à la pauvre fille qui reste sage ou qui ne peut surmonter la répugnance qu'inspire ce vieux singe : Filoutin a montré de quelle façon il savait se venger.

Il avait attiré chez lui deux pauvres et belles créatures sur lesquelles il avait depuis longtemps jeté son dévolu ;

Il serait par exemple complètement inutile au cocodès le mieux posé de notre ville de chercher à séduire les rédacteurs de *Guignol* ou même du *Salut public* pour se faire une réputation d'homme d'esprit ou du dernier gentilhomme français. Vous iriez trouver M. Noëllat, du *Progrès*, ou M. Chapot, au *Courrier de Lyon*, et vous auriez beau lui promettre cent mille francs par testament qu'il ne vous accorderait pas, j'en suis bien sûr, la moitié des éloges que le *Nain-Jaune* a décerné à M. de Caderousse-Grammont.

C'est donc chez nous qu'il faut chercher les derniers originaux. Bientôt, hélas ! leur nombre sera tellement restreint, qu'on pourra les compter facilement, et il n'y aura plus aucune différence entre les habitants de telle ou telle ville ou de telle ou telle province.

Les langages spéciaux, les locutions particulières tendent de toute part à disparaître, aux grands applaudissements d'un certain nombre d'idiot qui ne comprennent pas que c'est marcher au crétinisme universel que de suivre cette voie de rengaines et de mots tout faits.

Quand les mœurs seront uniformes, les idées le deviendront peu après ; et nous serons bien avancés, je vous le demande un peu, quand tous les Français, hacheliers cravatés, vêtus de même, ressembleront à ces boîtes de bonshommes de Nuremberg où toutes les poupées ont un vêtement uniforme et, dès qu'on en a vu une, on les a toutes vues.

Restons donc ce que nous sommes, sans chercher à poser pour l'excentricité ou la recherche souvent grotesque dans nos vêtements ou notre langage. Il vaut infiniment mieux rester ce qu'on a été, créé et mis au monde, et, sous le prétexte futile d'un gandinisme de convention, adopter la mise, les expressions et les idées toutes faites que

il chercha par tous les moyens possibles à les détourner de leurs devoirs et, ne pouvant y parvenir, il trouva le moyen de les calomnier si adroitement et de les entourer d'une conspiration si habilement préparée que, poursuivies pour un crime qu'elles n'avaient point commis, l'une de ces malheureuses devint folle et l'autre périt misérablement, en prison même, je crois.

Ce simple fait permet de juger l'homme à sa juste valeur. Il est heureux cependant, et sa figure de satire exprime habituellement la béatitude la plus parfaite, effet d'une conscience élastique secondée d'un excellent estomac.

Presque tous les actes de la vie de Filoutin sont marqués du même cachet que celui que nous venons de raconter ; comme négociant, il n'est arrivé à une position convenable que par le vol combiné avec l'usure ; il s'était figuré, comme beaucoup de gens que la probité et l'honneur ne pourraient pas à elles seules le conduire à la fortune, et cette idée, secondée d'instincts pervers, en a fait l'homme que je viens de vous dépeindre en quelques lignes.

Pauvres idiots, qui ne voyez pas qu'il faut dix fois plus de peine, de travaux et d'ennuis pour faire une carrière heureuse et habile que pour faire un honnête homme honorable et honoré.

CLAQUE-POSSE.

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

GAMÈS LYONNAIS

Filoutin.

Il y a des gens qui n'ont pas de chances, Filoutin, par exemple ; il est encore plus laid au moral qu'au physique bien qu'au premier abord cette assertion paraisse difficile à prouver.

Longtemps ses parents hésitèrent à lui faire embrasser la profession d'orang-outang dans une ménagerie ambulante et ils l'auraient poussé dans cette carrière s'ils n'avaient eu peur de sa méchanceté et de ses vices.

S'il y avait huit vices capitaux, Filoutin les posséderait et il se console de ce qu'il n'en existe que sept en les poussant à leur plus haut degré de vivacité.

Filoutin, dès son enfance, annonçait ce qu'il est devenu plus tard, c'est-à-dire un parfait coquin. Il arriva à la fortune ou tout au moins à l'aisance par des procédés

depuis quelques années on cherche à imposer aux provinciaux.

Les voyageurs pour Montmerle, passez sur l'arrière du bateau.

ROB-ROY.

GUIGNOL CANUT

AUX CROIX-ROUSSEIENS.

Deux versions ont couru sur le compte de Guignol : la première que, n'ayant pas réussi dans la peinture, il s'était jeté du pont Morand au fond du Rhône ; la seconde que, plus brave que le malheureux qui se suicide, il s'était refait canut.

Après avoir écouté ces deux on-dit, Gnafron se remet courageusement en marche pour retrouver son vieux compère ; enfin il le découvre au quatrième étage d'une maison de la Croix-Rousse, dans un vaste atelier où se tissent les divers articles qui constituent ce qu'on appelle la Fabrique Lyonnaise. C'est l'atelier central : taffetas, satins, armures, façonnés, velours, meubles, rubans, tulles etc., etc., tout s'y produit sous la main adroite d'intelligents travailleurs.

Les métiers battent et les voix chantent. Au moment où Gnafron entre, Guignol fredonne le refrain du vieux Labeur.

GUIGNOL, chantant.

Ses cheveux drus, sa longue barbe grise
L'été, l'hiver sont perlés de sueur ;
En travaillant il mouille sa chemise
Et va bras nus, le vieux père Labeur.
Son échine porte le monde !
Atlas au tablier de cuir,
De sa sueur il le féconde
Et sous le ciel le fait fleurir !

GNAFRON l'interrompant.

Tu reviens donc, Guignol, à ton métier modeste ?

GUIGNOL.

J'ai laissé les pinceaux, et la trique, et le reste ;
Pour moi rien n'est plus grand que le travail. Vois-tu,
C'est la source de tout, même de la vertu
Qui nous met au-dessus des misères humaines.
Le travail, c'est l'amour, l'extinction des haines,
Le lien fraternel qui nous unira tous,
La voix d'en haut qui dit : Aimez-vous, aimez-vous !
Et quand je vois couler tant de sueurs fécondes,
Je songe à l'Ouvrier qui créa tous les mondes,
Au Tisseur éternel dont le vaste métier
Se nomme l'infini, l'univers tout entier.
Ce tisseur incréé fait sur ses trames bleues,
Qui vont se déroulant par des trillions de lieues,
Courrir des fils tenus, lumineux et vermeils
Pour dessiner aux cieus des milliards de soleils !
Il est amour, bonté, force, travail, science ;
Sur les moindres détails veille sa prévoyance ;
Il est partout, dans tout : ses invisibles mains
Tissent la paquerette au revers des chemins,
Et les feuilles du chêne au tronc bravant la foudre,
Et l'aile de l'insecte émanant de la poudre.

GNAFRON l'interrompant avec impatience.

Il tisse notre peau... la tanne quelquefois...
Ce chapelet de mots n'est pas fait pour nos doigts ;
Dis-moi tout bonnement : j'ai repris ma navette
Et frappe du battant assis sur ma banquette ;
Ce sera plutôt fait et je comprendrai mieux
La jacquard d'ici-bas que la jacquard des cieus.
Cela dit, parle-moi comme un enfant du Rhône.

GUIGNOL.

Je tisse le velours fait pour orner le trône
Ou pour former le dais qui couvre le bon Dieu

GNAFRON, éclatant de rire.

Tu tisses le velours cramoisi, jaune ou bleu
Qui couvre les chapeaux de très-honnêtes dames,
Mais de duègnes surtout qui font marché de femmes.
Je laisse de côté le mignonnet velours
Qui, se faisant pantoufle, écrase les amours.
Ainsi têtes et pieds forment ta clientèle.

GUIGNOL.

Je tisse le satin, le tulle et la dentelle,
Et je songe en voyant mes fils soyeux courir...

GNAFRON.

A tous les malheureux qu'on ne peut secourir,
Attachés à la glèbe, à des métiers sordides,
Rapportant moins d'argent qu'ils ne vous font de rides,
Renouvelant toujours la peine et le tourment
Du pain du lendemain ?

GUIGNOL.

Non, je songe autrement :

Je désire qu'un jour, sur toute la surface
Du globe où nous passons, la misère s'efface ;
Et que, dans les cités, les champs pleins de sillons,
Notre soleil n'ait plus à dorer des haillons.
Qu'il est triste de voir la misère au front blême !
Mais un jour le travail résoudra le problème
Des grandes lois d'amour, et l'on verra partout
La misère écrasée et le travail debout !...
En tout lieu le bonheur, nulle part la souffrance,
Le plaisir dans les yeux, dans les cœurs l'espérance ;
Car le parasitisme aura fui notre sol
Dont l'air purifié n'est plus fait pour son vol.
Alors soie et velours, et tulles, et dentelles
Feront, par leurs couleurs, nos compagnes si belles
Et nos enfants si beaux, qu'aux matins de printemps,
Comme des papillons aux duvets éclatants,
Ils s'éparpilleront dans les feux de l'aurore,
Avec leurs frais habits au ton multicolore,
En prenant les ruisseaux et les lacs pour miroir ;
Si bien que le soleil de là haut croira voir,
Parmi les fleurs des champs et les fleurs parfumées,
Courir en souriant d'autres fleurs animées.

GNAFRON.

Parfait ! mais pour l'instant, taffetas et satins
Servent, pour la plupart, à parer des catins ;
Cela fait l'ornement d'une dinde ou d'une oie
Qui n'a vraiment de beau que sa robe de soie.
Tel qu'un piège tendu pour tous les rendez-vous,
C'est joli par-dessus et sale par dessous,
C'est mignon, pomponné, fardé, la mine est fraîche
Comme sur l'espallier au soleil une pêche,
Mais ça ressemble au fruit où le ver s'est nourri,
Lorsque vous y mettez la dent... il est pourri !...

GUIGNOL.

Je tisse le ruban que l'on accorde aux braves
Qui répandent leur sang, que l'honneur rend esclaves ;
Ce ruban que l'on donne à l'artiste, au savant,
A l'inventeur, à tout ce qui va de l'avant,
Me fait songer parfois que l'homme qui mérite
Ce signe distinctif est un homme d'élite,
Que les hommes seraient forts et régénérés
Du jour où nous pourrions être tous décorés !

GNAFRON.

Mais malheureusement on trompe la justice,
Près de la vérité se traîne l'artifice ;
Car il est des farceurs, faux savants et benêts
Qui trouvent ce ruban au coin de leurs chenêts.

Après un moment de silence.

Mon compère, on dirait que ton nez se retrouse,
A quoi songes-tu donc ?

GUIGNOL.

A ma vieille Croix-Rousse !

Qu'elle est belle, le soir en attendant minuit,
Avec ses feux dans l'ombre et son immense bruit ;

C'est la lutte incessante, intrépide, acharnée,
Ne reculant jamais devant la destinée,
Et qui mêle le soir, en jets capricieux,
Les lampes du travail aux étoiles des cieus.
Et je songe — non pas à la façon des Carmes —
Que ces mangeurs de pain détrempé par leurs larmes,
Ces vaillants ouvriers, ces nobles travailleurs,
Seront récompensés dans des mondes meilleurs !
En donnant l'espérance, on donne le courage.

GNAFRON le saluant.

Prédicant de la rue, achève ton ouvrage !

COGNE-MOU.

Avis-Guignol.

Le professeur qui se permet, le jeudi, de guider un de ses élèves en un certain lieu, près des Terreaux, est prévenu qu'il court un grave danger et, si le fait signalé se renouvelle, il sera certainement pris en flagrant délit.

M. *** votre barbe chinchilla et votre air respectable ne vous défendront pas de la trique de Guignol si vous continuez dans vos promenades en omnibus à pincer les dames vos voisines.

Cette distraction est indigne de votre caractère. Tot ou tard un piège vous sera tendu et le frère de l'un de vos victimes pourrait fort bien vous faire arrêter comme un voleur : vos libertés ressemblent à des actes de filouterie ; prenez-y garde.

La vieille Jeannette fait prévenir le chasseur malheureux qui s'est trompé de lit, il y a quelque temps, dans une ferme de la Bresse, que sa flanelle et sa poudre sont à sa disposition.

La vieille nous recommande particulièrement de ne pas parler de la volée que cet entreprenant chasseur a reçue.

Ami lecteur, n'allez pas lui rappeler ces douloureux souvenirs.

Nous recevons la lettre suivante :

A monsieur Guignol.

« Monsieur,

« Si je vous écris, c'est avec le plus profond dégoût et en exerçant sur mes sentiments une certaine violence. En effet, n'est-il pas pénible pour un ancien négociant des longtemps honorablement retiré des affaires, jouissant en paix du fruit de ses labeurs, considéré pour sa fortune, ses cheveux blancs et sa lignée enfin, Monsieur, n'est-il pas vexant et ridicule que moi, Paul François-Casimir Baluchon, riche, puissant et d'une notoriété morale incontestable, j'aie à communiquer, à traiter, à me commettre avec un homme comme vous ?

« Qui êtes-vous ? quels sont vos moyens d'existence ? qu'espérez-vous ? avez-vous de l'argent ?

« Qui vous a donné le droit d'inquiéter les honnêtes gens ?... car ce sont eux que vous brûlez de transporter sur vos misérables tréteaux ! Où allons-nous, si le sort des gens de ma sorte est livré à la merci d'une marionnette et de ses satellites ?

« J'ai dit satellites... je le soutiens... je... Mais venons au fait.

« J'ai toujours aimé marcher avec mon temps. Je l'ai devancé quelquefois. Tout ce qui a un air de nouveauté me séduit et m'entraîne, pourvu, toutefois, que ma bourse n'ait pas à en souffrir. Cela est sage.

« Vous le voyez, Monsieur, je suis franc... Je vais carrément... C'est le langage des affaires.

« Donc, en mes vieux jours, j'ai pu, tout dernièrement, me convaincre que le magnétisme et le spiritisme n'étaient point chose à mépriser, comme il m'avait semblé d'abord. J'ai réfléchi... Je ne sais où cela peut nous conduire ; je ne m'en occuperai pas. J'ai usé de ces systèmes... et l'épreuve que j'en ai faite me force et me fait un devoir de vous écrire ; car, sachez-le, une somnambule et un médium ont divulgué, pour moi, vos machinations, sur lesquelles je tenais à m'éclairer. J'ai le nez creux, Monsieur ; j'ai tout appris.

« Ainsi, rien n'est sacré pour vous. Après avoir cherché à ternir tant de gens mieux posés que vous, désignés par le succès, vous devez vous attaquer à ma personne, à mes nombreux fils et petits-fils, sans

préjudice de mes collatéraux. Je le sais, Monsieur, je le sais !

« Eh bien ! allons au fond des choses... Je vais carrément, moi, monsieur Guignol !... Que direz-vous ? Si mon âge respectable, si la tombe qui s'ouvre devant moi, si ma fortune enfin, ne vous inspirent pas de meilleures dispositions, que direz-vous ? Ne suis-je pas un enfant de mon siècle ? un fils de mes œuvres ? un lauréat du progrès ?

« On m'avait dit : Parviens ! Cristi ! je suis parvenu !!!
« J'ai manœuvré de droite et de gauche, élevé mes bénéfices aux dépens de ceux d'autrui. J'ai su deviner les moutons et, les tondant sans pitié, je me suis miré dans ma gloire. J'ai changé du cuivre contre de l'or, vendu du coton pour de la laine, vécu souvent sur l'industrie de mes confrères. J'ai souri des gros mots lancés à mon adresse... Je vais carrément !...

« En somme, j'ai trois pignons sur rue, castels plus ou moins crénelés dont je conserve les écussons... Bien que je n'y tienne pas, ça fait son effet. J'ai des chevaux, j'ai... Bref, que direz-vous devant le fait acquis ?

« A vingt ans j'ai usé de souplesse, de flagornerie et su combiner l'audace et la bassesse. Après ? A vingt-cinq ans, reconnu pour avoir l'intelligence des affaires, sachant ruser, liarder, blaguer, falsifier, changer mon cœur contre un trognon de chou et mon front contre une enseigne de tripot, j'ai pu recevoir une commandite que je liquidais en deux ans, avec l'aide de tours de force établissant mes capacités industrielles. Dam ! ces choses sont toujours, eu égard aux temps, plus ou moins mystérieuses et sujettes aux insinuations malicieuses des battus et des jaloux.

« Qu'est-ce que cela prouve ? Que j'ai su reconnaître le terrain sur lequel le sort m'avait jeté et que, doué heureusement, j'ai su en tirer le meilleur parti possible.

« Vous le voyez... je vais carrément.

« J'ai mis sous mes pieds les scrupules rétrogrades qu'éprouvent encore les gens même avancés. Ai-je écouté ces questions de loyauté, de délicatesse, de conscience dont certains piètres commerçants sont encore imbus ? Pas le moins du monde ! J'ai visé de plus haut. J'ai compris.

« Avant tout, j'ai braqué mes regards sur le but : tous les moyens non spécialement proscrits par le Code m'ont semblé honnêtes. Ils étaient légaux... c'est incontestable ! La loi, la loi ! Je ne connais que la loi, Monsieur !... La loi écrite... je la défends ; c'est mon Palladium ! c'est l'Arche sainte ! Hé, saprebleu ! je vais carrément, moi !... Si j'ai froissé ses limites... si, parfois, j'en ai retourné les intentions... qu'importe ?... c'est là mon habileté ! c'est la preuve de la force de mon intellect. C'est là mon triomphe !

« Tu me dois respect, Guignol !

« Salue !

« Eh bien, malgré mes travaux incommensurables... quoi... moi, Paul François Casimir Baluchon, moi notable, moi honorable et honoré, considérable et considéré... un sans-le-sou, un être sans importance, un homme de rien oserait me traîner sur la sellette ?

« Les temps sont-ils donc bien changés ? Où courons-nous ? Que se passe-t-il ? Ne suis-je donc plus dans les principes ?... Mais ?..

« Allons... eh bien ! oui... je vais carrément, moi... J'ai grugé ceux-ci et ceux-là : j'ai fait le tour au malins ; c'était fort ! J'ai fait la queue aux imbéciles... c'était mon droit !

« Nom d'une pipe ! Si je n'avais pas fait le tour aux premiers, ils me l'auraient montré ?... Si j'avais craint de faire la queue aux seconds, j'aurais été un niais... un être impossible ! Ne jamais être fait, mais faire tout le monde, n'est-ce pas le suprême du métier ? L'or, en définitive, n'est-il pas toujours assez propre ? Et tout ne va-t-il pas de même ?

« Donc, tu n'es qu'un crétin criard et malhonnête, que je mépriserais fortement si des paltoquets n'avaient, en l'attachant aux épaules une feuille de deux sous, donné prise aux médians à qui tu ne pourrais en dire plus sur mon compte que je n'en pourrais dire moi-même.

« Ah ! c'est carré, ça ?

« Au revoir ! Mais, en attendant, j'ai les autres ! tu t'en torches le bec et je me ris de toi !

« Je ne te salue pas,

« Et reste P. F. C. BALUCHON,

« Notabilité incontestable. »

Nous croyons avoir terminé, de façon à n'y plus revenir, la discussion à propos des pseudonymes en matière de petite presse ; il nous reste encore un sujet à vider et une réponse catégorique à envoyer au visage de certaines vertus de contrebande qui crient bien fort pour faire constater leur existence.

Ces bonnes âmes n'ont rien trouvé de mieux à dire, que le *Journal de Guignol* faisait un horrible scandale.

Scandale ! le mot est lâché ; et sur cette quatrième corde, nos gens vertueux se livrent à des variations de haute école.

Il faut cependant raisonner, Messieurs, et voyons un peu de quel scandale vous voulez parler.

Avons-nous jamais fait à Lyon ce qui se fait à Paris ? avons-nous proclamé dans nos colonnes le nom, à peine dissimulé sous des initiales, du héros de la dernière aventure scandaleuse ?

Avons-nous jamais fait la moindre allusion à ce qui se passe parmi vous, honnêtes crieurs, et l'avons-nous répété à tous les échos quand l'un d'entre vous s'est livré à des exercices tellement fantastiques, qu'il a fallu les tribunaux pour les réprimer ?

Avons-nous fait la moindre allusion aux nombreuses scènes domestiques dont Lyon est le théâtre quotidien, et une famille, une seule, peut-elle se plaindre de ce qu'on ait divulgué ses petites infamies d'intérieur ?

Et certes, si nous ne l'avons pas fait, c'est que nous ne l'avons pas voulu ; vous nous avez envoyé vous-mêmes des révélations sur vos voisins, Messieurs de la vertu, et cachés derrière l'anonyme — anonyme complet cette fois — vous êtes venu bavarder sur la réputation de vos connaissances ; sans compter les crapauds de lettres qui venaient eux-mêmes apporter quelques lignes de diffamation sur leurs patrons ou leurs chefs.

S'il y a eu scandale, intrigants que vous êtes, c'est vous qui l'avez fait, c'est vous qui l'avez fomenté, et qui, quand un vice quelconque était fustigé dans nos colonnes, êtes allés vous pencher à l'oreille de votre voisin pour lui dire : — c'est chose ; vous savez bien.

Vous étiez tout satisfait de penser qu'un confrère ou un ami pourrait se reconnaître dans nos portraits généraux ; mais comme vous sentiez bien que tôt ou tard votre tour viendrait, vous hurlez d'avance et, criant au scandale et à la diffamation, vous préparez des réponses pour le jour où serait stigmatisé votre vice favori.

Eh bien donc, préparez vos plaidoyers, — nous allons vous traduire à la barre.

A propos de scandale.

Une feuille de trois sous, le *Salut Public*, qui a pour spécialité d'animer les individus les uns contre les autres et qui soutient les Directeurs de théâtres au pouvoir, quitte à leur donner le coup de pied que vous savez quand ils sont par terre, vient de faire encore un petit tour de sa façon.

M. Guérout, rédacteur de l'*Opinion nationale*, ayant fait un article sur les vermines de la presse, le *Salut public* a craint sans doute qu'on ne prit cela pour une personnalité à son adresse, et, s'emparant de l'épithète, s'est empressé d'en coiffer M. Clément Duvernois, de la *Presse*, en lui disant ces mots pleins de douceur : « *Qui se sent morveux, se mouche.* »

De cette dénonciation, il est résulté une provocation de la part de M. Duvernois, puis un procès intenté à ce dernier par M. Guérout.

C'est donc la seconde fois que cette portière du grand format met au monde un procès en diffamation : cette conduite est inexcusable et notre confrère peut à peine plaider pour sa défense les circonstances atténuantes de l'étourderie et de la niaiserie. Au collège les gens qui font ce petit manège sont appelés des cafards, dans le monde, où ils vivent, on leur donne un autre nom.

Un journal de Lyon, en donnant son opinion sur la position prise par le *Salut Public* en ce débat, ajoute, en son patois, qu'il comprendrait la détermination de M. Guérout, si l'*Opinion na-*

tionale avait eu affaire à quelques *polissons de la petite presse*.

Ce ne serait pas à ce pitre de la démocratie, à se servir d'expressions semblables, lui, qui s'est fondu avec l'un des plus idiots des organes de cette petite presse, et qui, dans cette fusion, n'a pu gagner ce qui lui a toujours manqué : la connaissance de la grammaire, la considération et le bon sens.

COUPS DE PLUME

LE JEUNE CRÉTINET.

Esquissons ce blond jeune homme à la physionomie abrupte, au torse ramolli, qui promène nonchalamment son individu hébété à travers nos promenades.

Si quelque faculté délivrait quelque part des diplômes d'idiotisme, ce serait sans contestation un des élus. Aussi une controverse très vive s'est-elle élevée récemment au sein de ses amis à l'effet de rechercher s'il était crétin de naissance ou crétin par accident ; mais, hélas ! malgré un beau zèle, l'assemblée n'a jamais pu formuler à cet égard une opinion précise, victime qu'elle était d'un ballottage continu.

Nous, juge impartial, nous tranchons la question en déclarant que ce malheureux jeune homme a apporté en voyant le jour une grande aptitude au crétinisme que les noces et festins ont confirmée et développée et enfin rendue incurable.

Or, le patrimoine de Crétinet étant dissipé ainsi que son état moral, il est advenu ce qui suit :

Une panique contagieuse s'est emparé de ses amis. Tous à l'envi l'ont quitté, tant il est vrai que la peur ne raisonne pas, dans la crainte sans doute de la réalisation de ce dicton populaire d'après lequel ceux qui écoutent les ânes finissent par braire, axiome que mon professeur de rudiment énonçait ainsi : « *Asinus Asinum fricat.* »

LE CHEVALIER RIQUET.

Toujours proprement vêtu, mise sérieuse, Riquet se donne des airs de magistrat au petit pied.

Qui le croirait ? ce petit homme, bien retapé, renferme en lui un océan de prétentions et de vanités. Lorsqu'on passe à côté de lui dans les rues, il semble vous dire : « On ne remarque pas assez les hommes de mérite. J'en suis un. — Prenez-en note. »

C'est un poseur sérieux qui a toujours le soin d'emprisonner son long col dans une cravate blanche : distinction caractéristique qui, selon moi, devrait être réservée exclusivement aux médecins et aux apothicaires pour les désigner de très loin à la foule, afin qu'elle s'écarte prudemment.

Vaniteux comme César, il se croit dans son for intérieur, appelé à une haute position. Il est vrai que son mannequin ne ferait pas mal à la campagne appendu à un cerisier pour épouvanter les oiseaux du ciel et protéger ainsi les récoltes. Chaque passant, en le voyant dans cette situation, ne manquerait pas de dire que c'est bien là la place de cet homme, car il a bien l'air de son rôle.

Aidé de son nez pointu et de son museau de fouine, Riquet a su se caser convenablement. Il a tellement conscience de sa valeur individuelle, qu'on le voit servile avec ses supérieurs et arrogant avec ses subalternes. — C'est, en un mot, le rat de bureau.

Depuis longtemps notre homme a rêvé, on ne sait pourquoi (il naît parfois dans le cerveau humain des idées si bizarres), a rêvé, dis-je, qu'il était appelé à faire partie de la légion sacrée au ruban fascinateur.

Aussi, toutes les années, à l'époque solennelle du 15 août, une joie inouïe s'empare de lui par anticipation et son cœur se livre à un petit jubilé pour ainsi dire privé, à un petit Balthazar intime.

Cette année-ci, plus que jamais, il était sûr de la chose ; il pensait que les Dieux lui seraient propices. Aussi assure-t-on lui avoir vu faire la roue en signe d'outré-réjouissance ; d'autres disent l'avoir entendu chanter à pleine voix une petite chanson parodiée de la Marseillaise, commençant ainsi : « Le jour de la récompense est arrivé. »

Mais, ô déception ! le *Moniteur*, son favori, paraît et ne le proclame pas. Alors, par suite d'une réaction bien naturelle, Riquet s'est mis à se désoler jour et nuit. — Mais le temps qui calme tout, est venu apporter son baume souverain sur la douleur de Riquet.

Aussi notre homme, ayant foi en son étoile et persuadé de la bonté de sa cause, a déjà dit, comme les années précédentes : « Je serai porté l'an prochain. »

Néanmoins, sa déception a été cette fois si intense que (ô prodige !) son nez s'est allongé d'un pied, de telle sorte qu'on le croirait fou et que ses amis ont de la peine à le reconnaître.

ERASTE.

LES JOURNAUX DE LYON

V.

La France littéraire.

Sous le nom de *France Littéraire* il se publie, rue Ste-Hélène, 23, au 4^e, à Lyon, un petit opuscule mensuel qui sert d'hospice aux incurables écrivassiers du Rhône et des départements limitrophes.

Organe d'une décentralisation farouche, ce journal recueille avec soin toutes les plumes vaillantes de la province, et ce n'est pas sa faute si ses édacteurs n'ont pas la réputation des plus éminents écrivains de France, de Navarre et des possessions d'outre-mer.

On parle de tout dans cette feuille : on y apprend comment les chinois font cuire les œufs à la coque; quel doigt les petits algonquins se fourrent le plus volontiers dans les narines, et surtout on y découvre, à chaque numéro, des savants si savants que, à en croire les rédacteurs, l'Institut n'aurait qu'à se retirer honteusement sous sa coupole.

Pendant trente pages on s'encense les uns les autres avec une modestie bien sentie, et les quatre dernières colonnes sont consacrées à casser l'encensoir sur le nez des autres.

Il a une couverture jaune serin sur laquelle s'étalent ces mots pleins de mystère : *pro Deo, pro Patria*. Comme tous les lecteurs de Guignol ne savent pas le latin, nous dirons que cette phrase mystérieuse signifie tout simplement : Peladan père, Peladan fils.

Ce sont, en effet, ces deux hommes convaincus qui dirigent cette France aussi estimable que littéraire, et, non contents de la diriger, ils la remplissent de leurs tartines interminables.

M. Peladan père, catholique beaucoup plus que convaincu, a changé, en chaire, les premières pages de son journal, et il y a publié successivement cent cinquante-trois articles destinés à pulvériser le spiritisme et les spirites; articles où la profondeur de la forme dissimulait presque complètement la profondeur du fond et réciproquement.

M. Peladan père a trouvé plusieurs moyens ingénieux de se procurer des abonnés : d'abord, pour avoir le droit de faire insérer quelques articles, il faut posséder au moins un abonnement; ensuite, pour joindre à cet attrait purement hyperphysique quelque chose de plus solide, M. Peladan a imaginé des primes en nature.

Les abonnés de six mois ont droit à six litres d'huile d'olive, ceux d'un an, à douze litres. — Avis aux ménages et aux littérateurs sans exutoires.

M. Peladan fils, lui, a une spécialité : ce sont les langues orientales. Parlez-lui français, c'est bien juste s'il vous répondra; mais adressez-lui la parole en chinois, en tartare, en hindoustani, ou même en vulgaire mandchou, vous le verrez ouvrir l'œil et enfler immédiatement une dissertation sur ce sujet. Sauvez-vous alors, sans quoi je ne réponds plus de rien.

M. Peladan fils est auteur d'un petit Guide de l'étranger à Lyon, qui ne manque pas d'une certaine originalité, bien que l'auteur n'ait peut-être pas voulu y mettre celle qu'on y trouve généralement. Et il aurait — paraît-il — collaboré à un petit journal — la Gazette Rose — qui restera, j'en suis sûr, comme un modèle du genre, et dans le dernier numéro duquel — le dernier, je crois — on remarque un feuilleton antobiographique physiologique, qui est le modèle le plus accompli de ce genre d'exercice.

Polémistes ardents, les deux Peladan — *talis pater qualis filius* — toujours même traduction Peladan père et fils — fulminent chaque mois contre la presse parisienne, qui ne s'en émeut guère. Ils envoient à tous les diables les mauvais livres, ceux

qui les font et les pauvres écrivains qui ne sont pas de leur avis; et quand par malheur un journal a parlé d'eux, ils n'hésitent pas à sommer par voie d'huissier l'infortuné à insérer leur réponse. — *Le Progrès* en a su quelque chose il y a deux ou trois ans.

Parmi les nombreuses découvertes de la famille Peladan, on peut citer le chevalier de Paravey, orientaliste, qui parle des langues parfaitement inconnues avec lesquelles il fait, pour la *France Littéraire*, des articles parfaitement incompréhensibles.

En somme, le journal de MM. Peladan père et fils, avec ses prétentions littéraires, scientifiques, archéologiques et philologiques, n'est et ne sera longtemps que le Dépôt de Mendicité de la littérature décentralisatrice.

CHAMPAVERT.

THÉÂTRES.

Théâtre de la Croix-Rousse. — La critique théâtrale, pas plus que le journalisme, n'est — un sacerdoce — et, à défaut d'autre esprit, au moins nous reconnaitra-t-on celui de n'avoir jamais songé à nous coiffer d'une mitre quelconque et à nous mettre sur le dos la moindre — charge d'âmes.

Mais elle a une utilité incontestable, c'est de maintenir les prérogatives du public vis-à-vis des artistes et des directeurs, et de dire parfois à ces derniers quand ils paraissent vouloir l'oublier : « Souvenez-vous qu'une subvention n'est pas de l'argent de poche. »

Rigoureuse avec M. Raphaël Félix chez qui il suffisait de gratter le directeur pour trouver *Bilboquet*, — modérée avec M. Delestang, loyal et consciencieux, mais dont le sens artistique a besoin d'être stimulé de temps en temps, — la critique ne peut procéder que par voie d'encouragement avec les nouveaux théâtres qu'a mis au monde le décret de 1864.

Il serait, en effet, souverainement égoïste et ridicule d'exiger une succursale des Italiens ou du Théâtre Français, d'un homme qui, sans autres ressources que celles qu'il tient de son porte-monnaie ou de la confiance de quelques prêteurs, loue ou fait construire une salle de spectacle, organise et paie une troupe, en un mot fait face aux frais assez multiples d'une administration théâtrale, quelque peu importante qu'elle soit.

Dans ce cas là, le droit de siffler qu'on achète en entrant doit s'exercer avec une modération égale à celle du prix des places.

Aussi, ne marchandons-nous pas quelques félicitations à M. Léon Dolbeau, directeur du théâtre de la Croix-Rousse, qui a certainement fait aussi bien que possible en organisant son — *Tivoli Lyonnais*.

L'entrée cependant laisse beaucoup à désirer, et c'est là une première réforme à opérer : on est obligé, à son arrivée, de s'enfiler par une allée très obscure et de faire cent cinquante pas dans une impasse dont nous nous permettrons de signaler l'état de malpropreté à M. Louis Accarias. Il ferait bien d'y envoyer quelques cantonniers.

La salle de spectacle assez spacieuse, mais un peu basse, forme un hémicycle allongé autour duquel règne une unique galerie qui constitue les premières. Au rez-de-chaussée sont les fauteuils d'orchestre, derrière les secondes, puis le parterre enfoncé sous les premières galeries.

Tout est encore provisoire comme agencements et ornementation, ce qui, du reste, s'explique parfaitement : les tapisseries sont à peine posées, les peintures sont encore sur la palette et les fauteuils d'orchestre sont représentés par des chaises.

Non pas que nous nous en plaignions, car, pour notre compte, l'agrément de pouvoir remuer, étendre les jambes, de jouer, en un mot, de ce sans-gêne hors duquel il n'est pas de vrai plaisir, à en croire les philosophes, *ousqu'il y a de gêne*, etc..., a largement compensé l'absence du velours et des ressorts élastiques.

Nous avons assisté à la première représentation du *Supplice d'une femme*, qui a été joué beaucoup mieux que nous ne devions nous y attendre.

M. Armand, qui remplissait le rôle d'Alvarez, n'est pas écrasé le moins du monde par le souvenir de M. Laty, et il supporte très-bien la comparaison comme jeune premier. Nous lui conseillerons toutefois de donner moins de soins à sa chevelure; gare à l'écueil du garçon coiffeur.

M. Colomb est convenable, et Mme Colomb, à qui il manque certainement beaucoup de choses pour une grande coquette, a l'habitude de la scène et joue avec intelligence et entrain son rôle de Mme de Larcey.

Nous regrettons de ne pouvoir en dire autant de Mlle Wilton : cette jeune personne, modèle de piété filiale, qui, nous a-t-on dit, aurait été première chanteuse

au théâtre de Bourgoin, est loin de réaliser le type de première amoureuse. Elle se tient gauchement, à l'air de réciter une leçon, et surtout ne sait pas son rôle.

C'est d'ailleurs un reproche que nous adresserons collectivement à quelques-uns des acteurs de ce théâtre; nous ne saurions trop les engager à ne plus le mériter, car rien n'est fatigant comme d'entendre deux fois de suite une même pièce : — par le souffleur d'abord, par eux ensuite, — sans comparaison bien entendu.

En résumé, le théâtre de la Croix-Rousse a tous les éléments nécessaires pour devenir une bonne scène de second ordre; la population est plus que suffisante pour l'alimenter; la modicité du prix des places en permet l'accès à toutes les bourses, — et Guignol lui donne sa bénédiction.

FRÈRE JACQUES.

Ma phthisique.

BALLADE

Comme un saule pleureur au bord d'une onde pure
Livre aux baisers du flot le bout de ses cheveux,
Ainsi Martha laissait sa robe de guipure
Balayer le plancher poudreux !

L'étoffe descendait sans plis contre la hanche;
Nonchalamment pendaient ses deux bras amaigris;
Un coiffeur n'eût pas fait sa figure plus blanche
Avec de la poudre de riz !

Son œil bleu, que bordait une ligne de bistre,
Avait je ne sais quoi de morne et de profond,
Comme celui d'un traître ou celui d'un ministre
Lisant un article de fond !

Pauvre enfant, on voyait frissonner sa narine.
On voyait à son front les veines se gonfler,
Quand une ardente toux martelait sa poitrine
Que la douleur faisait siffler !

Puis elle souriait d'un sourire bien triste;
A sa lèvre appuyait le coin d'un mouchoir blanc,
Et lorsqu'elle lôtait, sur la fine batiste
Rougeait un filet de sang.

Je l'ai trouvée, enfin, l'ange de la phthisie
Que je voyais passer dans mes rêves de nuit.
Oh ! descends jusqu'à moi, muse de poésie,
Car je veux chanter aujourd'hui !

Je veux chanter l'amour et sa divine flamme,
Je veux chanter la toux, et chanter le hoquet,
Et le baiser qu'on trouve aux lèvres d'une femme
Dont le poumon est attaqué !

Loin de moi ces beautés où la santé déborde
Qui, la rose à la joue et la rondeur au sein,
N'ont jamais ressenti de fièvre qui les torde
Nibu de l'huile de ricin.

Ce qu'il me faut à moi, c'est la poitrine étroite
D'une vierge fragile à donner le frisson,
Qui n'ose faire un pas sans porter une boîte
De pastilles de Patterson.

Ah ! j'aime ta maigreur, ton corps frêle qui ploie,
Cette peau transparente et ce coude pointu.
Viens; nous lirons tous deux les vers de Millevoje,
Assis sous un arbre abattu.

Contre nos fronts brûlants nous sentirons la brise
Apporter la fraîcheur et l'air pur des grands monts;
Je te dirai : Je t'aime !... et s'il vient une crise,
Tu me cracheras tes poumons.

DIOGÈNE.

CORRESPONDANCE

Malhumour. — Votre protégé, de la famille des vautours, est assez noir; servez-en d'autres; ce sera le sujet d'une émission des noirceurs générales.

Javert. — Personnelle? Non.

Pichotte. — Très-bien touché... Vous ne craignez donc pas la brûlure?... Pour nous, la nôtre nous cuit encore.

Varlopin. — Va de l'avant, mon vieux... Tes gamins sont dans le cas de chercher chicane à Guignol. — T'en réponds, n'est-ce pas ?

Tringue-rude. — A du cachet, mais la cire s'est trop étendue et le fond ne vaut pas la forme.

Eraste. — De 6 à 7 heures, le soir, il est en solitude.

X Y Z. — Ha ! ah ! le feu de l'artiste se dévoile : — bravo. A Guignol du tort, — non pas... la trique ne s'égare jamais; — elle frappe juste, surtout les traîtres. — Venez vous éclairer.

L'Imprimeur-Gérant, LABAUME.

IMPRIMERIE LABAUME, COURS LAFAYETTE, 5